



Virginie Efira dans le rôle-titre de «Victoria». (DR)

## Déboires privés, confusions publiques

**COMÉDIE** «Victoria» de Justine Triet dresse un portrait drolatique de la femme moderne, entre jonglage permanent et dépression qui guette. Avec une Virginie Efira plus épatante que jamais en avocate débordée sur tous les fronts

NORBERT CREUTZ

L'an dernier, *Victoria* était un formidable thriller allemand de Sebastian Schipper tourné en temps réel. Cette année, c'est une chouette comédie post-féministe française de Justine Triet. Difficile de ne pas s'y perdre face à cette accélération du cinéma mondial qui nous vaut une dizaine de films portant ce titre depuis 2005, là où le siècle dernier n'a guère connu qu'un roman de Knut Hamsun porté à l'écran par Bo Widerberg (1979)... A leur manière, les deux récents *Victoria* parlent justement de cela: d'emballage et de perte de contrôle. Après la petite Espagnole embarquée dans une folle nuit berlinoise, voici donc l'avocate parisienne débordée qui perd les pédales. Un rôle en or pour l'actrice belge Virginie Efira, enfin repérée par le cinéma d'auteur.

De Justine Triet, la critique avait porté aux nues *La Bataille de Solferino* (2013), premier long-métrage semi-improvisé qui suivait une journaliste TV confrontée à un ex intenable tout en assurant un direct de l'élection présidentielle devant le siège du PS. Idée formidable pour un résultat approxi-

matif. Passée à des conditions de production professionnelles, elle livre aujourd'hui une sorte de prolongement, avec une héroïne plus âgée et installée, quoique pas plus stable et assurée pour autant.

### Le calme avant la crise

Avocate pénaliste, mère de deux petites filles mais séparée de leur père, Victoria Spick est en plein néant sentimental. Invitée à un mariage, elle y retrouve son vieil ami Vincent (Melvil Poupaud) ainsi que Sam (Vincent Lacoste), un ex-client dealer en quête de réinsertion. La soirée vire au drame lorsque Vincent, qui a pas mal bu, se retrouve accusé de tentative de meurtre par sa compagne. Le lendemain, Victoria accepte de le défendre malgré ses doutes. Elle embauche aussi Sam en tant que jeune homme au pair plutôt que stagiaire. Le tout en suivant sa thérapie et en cherchant l'âme sœur sur Internet. Et comme si cela ne suffisait pas, voilà que son ex David (Laurent Poitrenaux) déballe sa vie privée – dont certains écarts déontologiques avec un juge – dans un blog à succès!

Le plus drôle de l'affaire, c'est comment Victoria jongle avec tout ça: pas au bord de la crise de nerfs comme une Latine ou une Américaine, mais plutôt avec un certain fatalisme. Seul son appartement, capharnaüm indescriptible dont elle s'accommode, trahit la mesure de son désarroi, qui la fait passer de son psy («Et si vous

refaisiez l'amour?») chez une voyante («Je vois de la drogue»). Mais à ce jeu, elle trouve encore un maître en Sam, que rien ne semble émouvoir, surtout pas de voir défiler des hommes dans la chambre de son employeuse. La crise finit tout de même par arriver, à l'occasion d'une mise à pied de six mois dont Victoria émerge pour trouver sa ligne de défense pour Vincent, porter plainte contre David pour atteinte à la vie privée et revoir sa relation avec Sam...

### Fantaisie à l'américaine

Pendant un bon moment, on se laisse porter par la fantaisie de l'écriture et la justesse de Virginie Efira, tantôt drôle et tantôt mélancolique, sexy ou émouvante sans jamais forcer. Le rythme est alerte, le ton différent, légèrement excentrique. Ce n'est donc ni hasard, ni fanfaronnade, si Justine Triet se réclame plus de la comédie hollywoodienne classique (Howard Hawks et Blake Edwards) que de l'artillerie lourde française (Jean-Marie Poiré ou Fabien Onteniente). Mais son regard est avant tout féminin dans ce qu'elle décrit comme «une comédie désespérée sur la vie chaotique d'une femme contemporaine».

Un portrait de la femme moderne, alors, que cette *Victoria*, professionnelle et mère, libre de son corps et de son esprit, mais rattrapée par la difficulté à tout gérer seule? C'est sans doute une fois cette intention bien

apparente que le film convainc le moins. Par rapport aux tentatives de la génération précédente – les Tonie Marshall et Julie Delpy –, féministes militantes amenées à tourner des comédies plus ou moins obligées, ce film paraît déjà habité par une légèreté, une fantaisie, plus naturelle. Mais l'emballage final ne va pas sans fausses notes, à commencer par les enfants, qui font figure de simples accessoires. Trop expédiée, la satire de l'autofiction aurait fait un excellent sujet en soi. Quant au «happy end», malgré le côté gentiment osé du couple proposé, il finit par paraître plus convenu que vraiment mérité.

### Le rythme est alerte, le ton différent, légèrement excentrique

Bref, on ne criera pas encore à la comédie de la décennie, ni même de l'année – places déjà prises par le *Toni Erdmann* de Maren Ade. Mais la manière assez fine de raconter la porosité de la frontière entre le professionnel et l'intime, le public et le privé, sans oublier certains renversements de rôles entre les sexes, fait de *Victoria* un film qui dépasse de loin la gaudriole facile. ■

### ÇA TOURNE

★★ *Victoria* de Justine Triet (France 2016), avec Virginie Efira, Vincent Lacoste, Melvil Poupaud, Laurent Poitrenaux, Laure Calamy, Alice Daquet, Emmanuelle Lanfray. 1h37.

## Filmer l'indicible

**UN JUIF POUR L'EXEMPLE** Jacob Berger adapte *Chessex* dans un film qui rappelle que la monstruosité n'a pas disparu avec la guerre

STÉPHANE GOBBO

@StephGobbo

Le livre a été publié en janvier 2009, quelques mois avant la mort de son auteur, Jacques Chessex. Ce bref récit revenait sur un fait divers qui avait ensanglanté Payerne en 1942. Excité par les prêches hitlériens du pasteur Philippe Lugrin, Fernand Ischi avait décidé qu'en l'honneur du Führer, il lui fallait tuer un juif: Arthur Bloch. En 1977, le journaliste Jacques Pilet avait déjà raconté ce sordide assassinat dans un livre, avant que Chessex ne s'y penche dans *Un Juif pour l'exemple*. C'est de cet ouvrage que s'est inspiré Jacob Berger pour signer un film tout aussi bref et glaçant. L'écrivain, qui avait 8 ans et vivait à Payerne au moment des faits, avait besoin de mettre des mots sur ce crime qui l'aura hanté toute sa vie. «Qu'est-ce que l'horreur?» écrivait-il. Son roman tenait du devoir de mémoire et du questionnement sur l'indicible et l'imprescriptible.

### Chessex en scène

Berger a choisi de ne pas uniquement mettre en scène le meurtre de Bloch, mais de faire de Chessex le personnage central. Sobrement interprété par André Wilms, l'homme de lettres assiste, tel un fantôme, à l'effroyable meurtre, le sang de Bloch coulant jusqu'à ses pieds sans qu'il puisse agir. Ce qui le hante depuis l'enfance, c'est aussi cela: la passivité d'une communauté qui a laissé Lugrin déverser son antisémitisme au grand jour.

Le réalisateur genevois n'a pas voulu réaliser un long métrage qui dénonce. A part Ischi, qui frise la caricature avec ses attitudes de nazillon, les personnages sont ambigus. Il y a aussi ces anachronismes – barre d'immeuble, habits et véhicules contemporains – qu'il a systématiquement évités afin de reconstruire une image inoffensive et souligner que la haine d'hier est aussi celle d'aujourd'hui. *Un Juif pour l'exemple*, le film et le livre, interpellent et interrogent. Aux mots justes et tranchants de Chessex répondent des images fortes et troublantes. Le film n'est pas seulement réussi, il est important. ■

★★★ *Un Juif pour l'exemple*, de Jacob Berger (Suisse, 2016), avec Bruno Ganz, André Wilms, Elina Löwensohn, Aurélien Patouillard. 1h13.

PUBLICITÉ

49<sup>e</sup> RENCONTRES INTERNATIONALES DE GENÈVE  
SESSION

# FICTIONS

PENSER LE MONDE PAR LA LITTÉRATURE

Boualem SANSAL  
Petros MARKARIS  
Erri DE LUCA  
Kim THUY

Reproduced by permission of Historic England Archive

26-29 septembre 2016

UNI DUFOUR

www.rencontres-int-geneve.ch

UNIVERSITÉ DE GENÈVE

AVEC LE SOUTIEN D'UNE FONDATION PRIVÉE GÉNEVOISE

LE TEMPS

AVEC LE SOUTIEN DE LA VILLE DE GENÈVE

AVEC LE SOUTIEN DE LA VILLE DE GENÈVE

Partenaire média